

Mit nicht weniger als sieben Beiträgen bildet die literarische Verarbeitung des Vertreibungsthemas den thematischen Schwerpunkt des Bandes. Während Friederike Eigler über den ‚Raum‘ und Emmanuelle Aurenche über die ‚Reise‘ einen motivisch-thematischen Zugang gewählt haben, analysieren Meike Penkwitt und Katja Schubert den Aspekt der Vertreibung im Werk einzelner Autoren (Erica Pedretti und Christa Wolf). Dass die Vertreibung inzwischen auch in der polnischen und tschechischen Literatur thematisiert wird, zeigen anschließend Martin Cieński, Kristyna Matysova und Martin Petras in ihren Beiträgen, wobei sich der Eindruck bestätigt, dass in Tschechien eine größere Bereitschaft besteht, neue Wege in der Verarbeitung der historischen Ereignisse zu gehen.

Der abschließende Themenblock steht unter dem gemeinsamen Titel „Dimensions mémorielles“. Während Alice Volkwein aus einer Makroperspektive den Charakter von Flucht und Vertreibung als nationaler, transnationaler oder europäischer ‚Erinnerungsort‘ diskutiert, widmet sich Katarzyna Woniak in ihrer lokalen Fallstudie dem gemeinsamen deutsch-polnischen Gedenken. Ségolène Plyer wiederum untersucht mit dem Instrumentarium der Oral History in einer erfahrungsgeschichtlichen Perspektive die individuelle, biographische Verarbeitung der Vertreibung, während Gwénola Sebaux in ihrem Beitrag über die Banatschwaben primär auf das Gruppengedächtnis und die Gruppenidentität fokussiert. Die gemeinsame Klammer, die die vier Beiträge zusammenhält, ist hier – wie auch an anderen Stellen des Bandes – nicht leicht zu erkennen. Auch die Zuordnung der Einzelbeiträge zu den verschiedenen Blöcken erscheint nicht immer ganz glücklich. Deren Qualität tut dies jedoch keinen Abbruch: Insgesamt handelt es sich um einen ausgesprochen anregenden Band, der die Vielschichtigkeit und den Facettenreichtum des Themas widerspiegelt und zudem einen Einblick in die erstaunlich lebendige französische Forschung zum Komplex Flucht, Vertreibung und Erinnerung bietet.

Daniel Mollenhauer, München

Hörner, Fernand/Mathis-Moser, Ursula (dir.): *Das französische Chanson im Licht medialer (R)evolutionen/La chanson française à la lumière des (R)évolutions médiatiques*, Würzburg: Königshausen & Neumann, 2013, 262 p.

La chanson francophone, longtemps considérée comme ‘mineure’, est un genre hybride. Elle se distingue, si l’on cherche par exemple des équivalents allemands, autant du *Lied* que du *Schlager*. La chanson française en particulier est un phénomène historique ancien, que l’on peut étudier dans la diachronie : rappelons simplement l’étude d’Annette Keilhauer sur la chanson française à la fin de l’Ancien Régime, les travaux de Dietmar Rieger sur la « chanson du

Pont-Neuf » (p. 51 s.) aux XVII^e et XVIII^e siècles, les travaux sur la chanson pendant l'Occupation et la Résistance, ou encore le phénomène du *rap* comme « chanson enragée et engagée » (selon la formule d'Eva Kimminich) (p. 239 s.).

Depuis les années 1990, l'étude de la chanson francophone s'est solidement ancrée dans la romanistique germanophone et elle s'est dotée de groupes de recherche dans ce domaine. Ainsi, une banque de données sur la chanson féminine a été établie par Andrea Oberhuber à Innsbruck dès la fin des années 1990. En 2011, un Chansonarchiv Saarbrücken (CAS) a ouvert, et en 2014 un Zentrum für populäre Kultur und Musik – issu du Deutsches Volksliedarchiv (DVA).

L'ouvrage bilingue dirigé par Fernand Hörner et Ursula Mathis-Moser, issu d'une section du congrès allemand des franco-romanistes en 2012, s'inscrit dans le champ disciplinaire de la 'cantologie', d'inspiration française et il relève également des approches en termes de *Textmusik*, concept développé par Werner Faulstich en 1978. Le 'canteur', catégorie d'analyse créée par Stéphane Hirschi en 1995, désigne ainsi le sujet chantant d'une chanson, par analogie avec le narrateur pour le récit. L'excellente introduction (bilingue) des directeurs scientifiques de l'ouvrage souligne que la chanson, « genre impossible » (p. 9), invite tout particulièrement à s'intéresser au jeu complexe des interactions et imbrications entre trois instances qui font une chanson : l'auteur, le compositeur et l'interprète. L'article d'Ursula Mathis-Moser – assorti d'une bibliographie très utile – resitue l'intérêt pour la chanson dans le contexte scientifique franco-allemand des 'études culturelles', influencées par les *Cultural Studies* et qui insistent sur le rejet des hiérarchies, l'étude des rapports de domination culturelle et l'intérêt pour les subcultures.

La chanson performée suscite constamment des interférences entre le texte, la musique et l'interprétation. En raison de cette hybridité fondamentale, le volume se situe logiquement au croisement entre l'histoire culturelle, les études cinématographiques, les arts de la scène, les sciences de la communication et, bien évidemment, des approches littéraires contemporaines mettant l'accent sur les phénomènes d'intermédialité et d'intertextualité. Signalons au passage la très belle lecture intertextuelle que Timo Obergöker fait du film *Les Chansons d'amour* (Christophe Honoré).

La chanson au XIX^e siècle a été influencée par toutes les (r)évolutions médiatiques et technologiques, à commencer par l'invention du scopitone dans les années 1960 (thème de l'article de Fernand Hörner). Dès lors, la chanson doit être vue comme un « événement multimédia » (p. 101 s.) (selon la terminologie d'Andreas Bonnemeier), qui donne lieu à des phénomènes complexes multi-, hyper- voire transmédiatiques. Dans la mesure où il est impossible de rendre compte ici de toutes les contributions au volume, on signalera juste deux articles centrés sur la dimension scénique et performée : celui de Jean-Marie Jacono sur les spectacles de Barbara et la relation entre performance, réception et sens du texte ; celui d'Andrea Oberhuber sur le phénomène

québécois de l'*Ossitdebo* (qui signifie « hostie de show »), pratiqué au début de leur carrière par Robert Charlebois ou Diane Dufresne. Il s'agit là d'une belle réflexion sur le potentiel subversif de la chanson, lorsque celle-ci est détournée par une subculture.

Le volume, agréable, tout en présentant une grande cohérence, donne un aperçu varié du phénomène de la chanson, qui se révèle être un vaste champ d'étude. Peut-être manque-t-il une réflexion sur les voix étrangères dans la chanson francophone, sur ses aspects 'racialisés', ou plutôt une réflexion sur la 'blanchité' de ce genre aux tendances facilement dominantes voire hégémoniques. Enfin, à l'ère du multimédia, on ne peut que conseiller aux auteur(e)s de ne pas reproduire tels quels des textes repris en ligne, sauf à en reproduire les erreurs d'orthographe et de grammaire !

Patrick Farges, Paris

Krumeich, Gerd/Prost, Antoine : *Verdun 1916. Die Schlacht und ihr Mythos aus deutsch-französischer Sicht*, Essen : Klartext, 2016, 272 p.

Cet ouvrage est sorti parallèlement en français (il a été publié en 2015 aux éditions Tallandier) et en allemand, traduit par Ursula Böhme (il en est à sa deuxième édition au Klartext Verlag). Outre des précisions factuelles et des références aux archives, outre un bilan de l'historiographie française et allemande, il fournit des réflexions approfondies sur la culture mémorielle. Les deux éminents spécialistes de la Grande Guerre que sont Gerd Krumeich et Antoine Prost nous offrent ici la démonstration du bien-fondé de l'histoire dite 'croisée' et de la somme de connaissances qui sont requises pour y parvenir : ils ajustent et réajustent d'une façon continue et cohérente les comparaisons qu'ils ont menées et les variations qu'ils ont observées dans l'interprétation et la représentation de la bataille de Verdun, en France et en Allemagne, depuis 1916 jusqu'à nos jours.

Ils renouvellent l'étude de cette bataille en commençant par déconstruire ce qui, en France, a pu l'aupérorer de 'légende' ou, en Allemagne, en faire un 'mythe'. Cette déconstruction s'opère à partir de la question : pourquoi, plutôt que d'autres sanglantes batailles, est-ce Verdun qui est devenu le symbole de la Grande Guerre ? Les faits sont détaillés : opérations militaires, logistique et matériels, durée – 21 février–15 décembre 1916 –, nombre terrifiant des victimes des deux côtés – près de 700 000 morts, disparus ou blessés. Mais deux noms ont pu très tôt servir de points de cristallisation impulsant l'émergence d'un mythe : Pétain, glorifié dès 1916 en 'vainqueur de Verdun', dont la phrase du 10 avril 1916 'on les aura' devint historique ; et Falkenhayn, qui, en 1919, se trouva acculé à justifier son offensive sur Verdun et qui a alors antidaté le moment où il aurait écrit à l'Empereur (Noël 1915) qu'il fallait attaquer cette